

Chapitre 1 - Derrière le miroir

La maladie vous emporte.
Pas ailleurs.
Pas plus loin.
Pas plus haut.
Elle vous retourne. Vous déplie. Vous piétine de l'intérieur.
Vous vous retrouvez derrière l'œil.
Au revers des choses.
Là où tout vibre trop.
Là où rien ne tient.

Et après ?
Le monde est là.
Même éclat. Même vernis. Même farce.
Mais ça ne prend plus.
Ça brille encore — oui.
Mais la main ne se tend plus.

Mais je souris.
Je tends la main.
Je dis bonjour.
Je fais l'effort.
Je fais semblant d'y croire.
Je joue le rôle, la partition, le numéro.

Je tombe dans le piège.
Avec grâce.
Avec application.
Avec la ferveur des damnés qui veulent encore plaire.

Le piège du cercle.
Du groupe.
De l'entourage.
Des gens bienveillants.
Des gens terrifiés.

Leurs gestes parlent en tremblant.
Leurs mots rampent sous la peur.
Leurs corps reculent sans faire de bruit.

Ils ont peur.
Peur de vous.
Peur de ce que vous portez.
Peur de l'invisible.

Alors ils ferment.
Ils s'isolent.
Ils se lissent.
Ils deviennent des murs.

Et moi ?
Moi je me tiens là.
Pas solide.
Pas droit.
Mais là.

Déjà plus à la hauteur.
De rien.
De personne.
Même pas de moi.

Mais je reste.
Je pousse.
Je germe à l'envers.

Patient.
Pas comme un sage.
Non.
Patient comme un lotus sous une pluie de goudron.
Patient comme une question qu'on n'a jamais posée.

Et peut-être —
peut-être —
qu'en regardant longtemps le borbier,
j'y verrai un reflet.
Une lumière fêlée.
Un goût.
Un parfum d'avant.

Et ce jour-là,
je croirai encore.
Aux délices.
Aux choses possibles.
Pour nous.
Pour ceux qui ne tiennent plus qu'à un fil.
Mais qui tiennent encore.

Debout.

Extraits de Si la mer se meurt, Frédéric Jean Gilles, Les cahiers de l'égaré, 2025